

dire : « J'étais contre la guerre d'Irak, m'explique-t-il, dans la grande salle de conférences de l'Arab American Chamber of Commerce dont il est le président ; mais moins pour eux, les Arabes, que pour nous, les Américains, grand peuple, belle culture, démocratie exemplaire qui est en train de se préparer un destin de puissance occupante. » Et puis Abed Hammoud enfin, président du Arab American Politic Act Committee, cette petite institution dont le rôle est, m'explique-t-il, d'auditionner, de scanner et, éventuellement, d'« endosser » les candidats à tous les postes de pouvoir locaux ou nationaux : « Quand Bush m'écrit, en 2000, une belle lettre personnelle d'une page et demie commençant par "Dear Abed", quand Kerry demande quelle est la procédure à suivre pour solliciter le soutien des Arabes de Detroit et que je lui envoie, pour qu'il s'en inspire, copie de ladite lettre, quand, en janvier dernier, j'organise une série d'auditions téléphoniques pour lui, Kerry, ainsi que pour Wesley Clark et un représentant de Howard Dean, quand je fais en sorte que l'une de nos équipes colle à tel candidat au Congrès de l'Illinois, assiste aux moindres de ses déplacements et à chacune de ses conférences de presse, quand je boucle enfin, ce matin, la "Lettre d'information" que j'envoie à tous nos adhérents et que voici, savez-vous quel est mon modèle ? Les juifs, évidemment ; cette incroyable *success story* américaine qu'est la Constitution et le triomphe du lobby juif ; ce qu'ils ont réussi à créer, les juifs, ce pouvoir qu'ils ont su acheter, gagner à la sueur de leur front, ce chemin qu'ils ont tracé et qui les a menés au nœud de toutes les influences, comment ne pas s'en inspirer ? Nous avons cinquante ans de retard, c'est vrai ; ils sont dix fois plus forts que nous, d'accord ; mais vous verrez, nous y arriverons ; un jour, nous serons leurs égaux. » Je ne dis pas que ce discours soit exempt d'éléments troubles. Peut-être la modération du propos est-elle tactique et l'idée reste-t-elle de faire, à l'arrivée, non pas aussi bien, mais mieux, qu'une communauté juive toujours identifiée à la figure de l'ennemi. J'ai d'ailleurs bien senti, chez Beydoun, la forte réticence à l'endroit d'un Israël dont il prend bien soin de ne pas remettre en cause l'existence mais où il est « hors de question » qu'il se rende tant que la « résistance palestinienne » n'aura pas eu, Hezbollah compris, raison de l'« occupation ». Mais enfin le fait est là. On est loin d'Isramberg, ce phalanstère fondamentaliste que j'avais découvert au moment de mon enquête sur la mort de Daniel Pearl et où l'on célébrait, au cœur des Catskills, l'idéologue terroriste Gilani. Et l'on est plus loin encore de ces banlieues françaises où l'on conchie le drapeau, hue l'hymne national et où la haine du pays d'accueil n'a d'égal qu'un antisémitisme qui ne demande qu'à passer à l'acte. Grande leçon américaine. Beau spectacle de démocratie vécue, c'est-à-dire d'intégration et de compromis. Il y a cent quinze mille Arabes dans un rayon de quinze kilomètres autour de Dearborne. Il y en a un peu plus d'un million, répartis entre le Michigan, l'Ohio et l'Illinois, dans l'ensemble de l'Amérique. Et ce qui domine ce sont, malgré l'Irak, malgré Bush, malgré les incendiaires de la prétendue guerre des civilisations, ces deux traits : le rêve américain, ni plus ni moins vivant que dans toutes les générations d'Irlandais, Polonais, Allemands, Italiens, qui les ont précédés ; et, ceci étant lié à cela, cette étrange passion juive, presque cette obsession, cette rivalité mimétique avec une communauté qui, une fois n'est pas coutume, fait figure, non d'ennemi, mais de modèle, d'obscur objet du désir – cette volonté d'être, si j'ose dire, en parodiant la devise fameuse des juifs français avant l'affaire Dreyfus, heureux comme juifs en Amérique.

*Ce texte est extrait de American Vertigo de Bernard-Henri Lévy. Copyright Grasset. A paraître le 7 mars 2006.*